


ΟΜΗΡΟϹ

APPEL
AUX GRECS.

ΣΑΛΠΙΣΜΑ ΠΟΛΕΜΙΣΤΗΡΙΟΝ.

APPEL
AUX GRECS.

Traduit du grec moderne

D'ATROMÈTE, NATIF DE MARATHON;

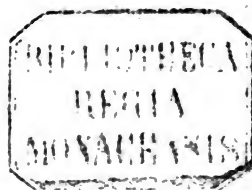
AVEC

LA PROCLAMATION D'YPSILANTI
AUX FRANÇAIS.

Μείζον' ὅςις ἀντὶ τῆς αὑτοῦ πάτρας;
Φίλον νομίζει, τοῦτον οὐδαμοῦ λέγω.
(SOPHOCLE, *Antig.* v. 182.)

PARIS.
BAUDOUIN FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

JUILLET 1821.



PRÉFACE.

Les circonstances actuelles peuvent donner quelque prix à la traduction de cette brochure.

Elle fut publiée, dans les premiers mois de 1801, par Atromète de Marathon, imprimeur d'Alexandrie, sous le titre de Σάλπισμα πολεμιστήριον, c'est-à-dire, à la lettre, *Fanfare guerrière.* A cette époque, les Français occupaient encore l'Égypte, et cette puissante diversion semblait ouvrir aux malheureux Grecs une chance favorable. Occupé d'autres intérêts, on ne les seconda point; on se servit pour soi-même de leur bonne volonté, puis on les oublia.

Le Σάλπισμα πολεμιστήριον est écrit dans un grec moderne très-relevé, très-*hellénisé;* et quoiqu'on ait fait mieux depuis (car ce bel idiôme, qui se perfectionne et se fixe tous les jours davantage (1),



prend maintenant place à la tête des langues de l'Europe), on ne peut refuser à la brochure d'Atromète le mérite d'une véritable éloquence. L'auteur s'y répète souvent ; mais c'est la nature qui parle ; c'est l'expression forte et naïve de la vérité, telle qu'on sait si bien l'inculquer aux autres quand on en est pénétré soi-même. Eh faut-il être Démosthène ou Cicéron pour attendrir, par la peinture des maux qu'on a vus, qu'on a sentis ! de maux pareils à ceux qui pèsent sur la Grèce ! Il n'est personne, alors, qui ne dérobe, sans art, quelques sons de la harpe de Sion, ou de la lyre de Messène.

Comme les mêmes circonstances font naître les mêmes idées, on ne s'étonnera pas que la belle prosopopée employée par Atromète, l'ait été avant lui par un pape, pour intéresser l'Occident aux infortunes de la ville sainte. Sous le calife Hhakim, le sang des chrétiens coulait dans toute l'étendue de l'Égypte et de la Syrie ; leur courage à souffrir ne faisait qu'accroître la haine de leurs tyrans ; ou si des plaintes

leur échappaient dans leur misère, s'ils adressaient des prières au Ciel pour obtenir la fin de leurs maux, ces plaintes, ces prières, étaient regardées comme une révolte, et punies comme le plus coupable des attentats. Sylvestre II, qui avait vu tant d'horreurs, excita l'Europe à s'armer pour y mettre un terme. Dans ses exhortations il faisait parler Jérusalem elle-même, qui déplorait ses malheurs, et conjurait les chrétiens, ses enfans, de venir briser ses fers. Ainsi fut semé, dans des cœurs généreux, le germe d'indignation qui devait bientôt enfanter les croisades.

Que fait l'Europe aujourd'hui dans une cause toute semblable, dans une cause qui la touche de bien plus près? Quel esprit de vertige fait délirer ses sages, et retient le bras de ses héros? Peuples de la chrétienté, vous avez trouvé tant de milliards et tant d'armées quand il s'agissait de soutenir les intérêts de votre ambition! Ceux de l'humanité vous sont-ils moins chers? et ne sauriez-vous appliquer à la défense de vos frères, un centième de l'or et du

sang que vous prodiguiez pour vous entregorger ?

Est-ce le libéralisme qui vous fait peur? Mais la cause des Grecs n'est point celle du libéralisme ; c'est la cause de la civilisation.

Peut-on se méprendre à des choses aussi distinctes ? Que l'on soit du côté gauche ou du côté droit, il suffit d'avoir une ame pour être du parti des Grecs.

Les crises de l'Espagne et de Naples n'ont que faire ici. On peut les approuver, les condamner, peu importe, la question n'est pas là. Chez ces peuples, il s'agit de choisir entre *le plus* ou *le moins* ; chez les Grecs, entre *quelque chose* ou *rien*.

Rappelons en quatre mots les faits : L'empire des Romains, devenu depuis long-temps l'ombre de lui-même, s'écroule au quinzième siècle ; un Tartare établit le siége de sa tyrannie dans la ville de Constantin. A la nouvelle de cette catastrophe épouvantable, toute la chrétienté s'émeut ; un pas immense était fait : la barbarie venait de mettre le pied en Europe (2). Si les

discords des princes empêchent, à cette époque, un armement efficace, bientôt la célébrité qui s'attache aux noms de la Goulette, de Malte et de Lépante, vient prouver quelle importance met tout l'Occident aux avantages remportés sur les infidèles ; et les projets de croisades de Louis XIII, le plan d'expédition d'Égypte, conçu sous Louis XIV, les desseins d'Eugène et de Sobiesky, montrent une intention vague, mais constante, de les expulser. Les Turcs eux-mêmes, *campés en Europe*, suivant la belle expression de M. de Bonald, ne se tiennent jamais qu'en état de trêve avec ceux qu'ils appellent des *chiens de chrétiens*. Indifférens au souvenir des lieux qu'ils habitent (3), soldats sans patrie (4), ils restent suspendus dans l'attente ou de poursuivre un jour, sous de meilleurs chefs, les conquêtes de l'Islamisme, ou de repasser le Bosphore à la première attaque sérieuse des peuples civilisés (5).

Dans l'intervalle, la nation grecque, demeurée, pendant près de trois siècles,

comme abasourdie de sa chute, se réveille par degrés, et se réveille toute autre. Ce n'est plus le peuple minutieux, efféminé, vieilli, du Bas-Empire, de qui la politesse cachait la perfidie, et dont l'orgueil déguisait mal la lâcheté. C'est un peuple neuf, au contraire; un peuple ignorant et simple, qui, retrempé par le malheur, a recouvré la vigueur de l'ame (6), voit son abaissement, s'en indigne, apprécie l'incroyable mélange de bêtise et de férocité qui caractérise ses oppresseurs (7), et puise dans la haine de la tyrannie la source de ses nouvelles vertus. Un patriotisme pur l'anime. Plus occupé des misères de ses frères que des siennes, si, de nos jours, un Grec vient à prospérer dans le commerce (que l'inertie de Turcs, plus forte encore que leur cupidité, abandonne au premier occupant), s'il acquiert une certaine fortune, ce n'est pas à jouir isolément qu'il l'emploiera; c'est à soulager les maux de l'esclavage, c'est à procurer à quelques-uns des malheureux descendans du peuple le plus éclairé de la terre, une instruction

qui leur laisse au moins pour héritage, à défaut de tout autre bien, les souvenirs de leurs ancêtres, et la morale de Jésus-Christ (8).

Jusqu'à présent, personne n'avait mis en doute que les Grecs, n'ayant, dans l'opinion de leurs stupides tyrans, aucun droit, n'étaient tenus envers eux d'aucun devoir (9); que chez ces derniers, l'habitude du meurtre, des violences, des rapines, tous les genres de débauche, la vénalité, l'ineptie, l'insolence et la bassesse, n'étaient pas des titres suffisans pour leur mériter, de la part de l'Europe, le pardon d'une usurpation armée; que tôt ou tard enfin, ses légions, chargées de venger tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes, prendraient *le chemin qui conduit à Byzance* (10). Il est vrai que des puissances chrétiennes, après avoir soulevé la Grèce contre ses oppresseurs, et lui avoir promis un appui énergique, cédèrent à d'autres considérations, et firent la paix quand bon leur sembla, sans rien stipuler pour leurs alliés, sans s'inquiéter de leur

promesse, abandonnant cet infortuné pays aux longues horreurs d'une vengeance dont les détails font frémir (11). Mais les calculs d'intérêt personnel qui déterminèrent cette défection, n'avaient jamais pris le caractère d'une sanction donnée à la domination des Asiatiques en Europe; jamais ils n'avaient eu d'autre couleur que celle d'un délai, jamais on n'avait imaginé que les Grecs ne dussent pas entreprendre seuls, s'ils s'en trouvaient le courage, la tâche difficile et glorieuse dans laquelle l'égoïsme hésitait à les seconder.

Nous sommes aujourd'hui plus avancés que cela; tout se perfectionne, et rien n'est plus impossible.

Quand la coupe des iniquités est cent fois comblée, le Grec, injustement dépouillé du fruit de ses sueurs, blessé dans sa dignité d'homme, offensé dans la pudeur de ce qu'il a de plus cher, outragé dans l'exercice de sa religion, accablé de maux sans motifs, sans consolations et sans terme, en appelle à Dieu, se lève.... et sans autres armes que celles que le ha-

sard fournit toujours au brave, sans autre appui que son bon droit et la vue des tombeaux de ses ancêtres, marche fièrement à ce troupeau de brutes, qu'épouvante le regard foudroyant d'un homme (12) : *il a tort.* A la première annonce de l'orage, un nouvel Hérode fait massacrer, sans information et sans preuves, dans tous les pays occupés par ses satellites, les premiers citoyens, les gens les plus estimés de chaque ville : *il a raison.* Sans craindre le sacrilége, que toutes les nations actuelles s'interdisent, même à l'égard de cultes différens, il fait détruire ou profaner, en un jour, toutes les églises chrétiennes : *il fait bien.* Toujours *pour l'exemple*, et sans qu'il soit question de complicité, il fait périr par un supplice ignoble, il livre après leur mort, aux outrages de la populace, les ministres du sacerdoce de notre Dieu (13). Tranchons le mot, il fait pendre, à la porte du dernier temple des chrétiens, un patriarche en habits pontificaux : *Bien ! très-bien ! à merveille !* Il ne pouvait mieux faire. *La Croix est la révolte;* et chacun

doit adorer le bon plaisir de la *légitimité en turban.*

Ridet et odit, a dit Juvénal. Quand l'horreur dépasse une certaine mesure, quand les langues humaines n'ont plus de terme pour l'exprimer, un sourire amer en prend la place. L'apologie du crime a son côté ridicule.

Certes, on ne se doutait guère, je ne dis pas chez les Grecs, je ne dis pas chez le reste des Européens, mais chez les janissaires, les agas, les pachas, mais au Sérail même, que le grand-turc fût *légitime*. On y savait qu'un sultan peut, à son gré, faire voler des têtes ou donner des coups de bâton, violer les femmes, prendre les bourses, etc.; le tout parce qu'il est le plus fort, et à charge de se voir étranglé, au moyen d'un cordon rose ou bleu, le jour où il cessera de l'être: c'est chose bien convenue. Quant à la *légitimité*, cette idée, je crois, n'était jamais entrée dans une tête turque; et parmi les milliers de titres prodigués aux despotes ottomans par leurs esclaves grands ou petits, le

seul dont l'adulation ne se fût pas encore avisée, c'était celui de prince légitime. Pendez-vous, eunuques, visirs, icoglans! vous n'aviez pas deviné celui-là. Mais, grâce au ciel, voilà le grand-turc légitimé, et il ne reste plus qu'à lui faire signer la sainte-alliance *au nom de l'indivisible Trinité.*

Au reste, pourquoi s'étonner? La cause des Turcs est trop intimement liée à celle de la peste, pour que ce ne soit pas le cas de se rappeler le proverbe : « La peste même peut trouver des flatteurs. »

Parlons un peu sérieusement. Si j'eusse entendu quelqu'un d'inconnu chercher à justifier des atrocités en arguant de la *légitimité* du grand-turc, j'aurais pris ses paroles pour une impertinente ironie; et plein de respect comme je le suis, pour la vraie légitimité, et pour les têtes augustes que protége ce sacré caractère, je n'aurais pas souffert que, devant moi, qui que ce soit l'avilît par une dérision de ce genre. J'aurais vu dans un pareil langage la manœuvre d'un ennemi de tous les

trônes, d'un révolutionnaire, en un mot. Faut-il que je le rencontre sous la plume d'un royaliste?

Et moi aussi je suis royaliste! Et moi aussi j'ai palpité de joie au retour de la famille qui nous gouverne! Et moi aussi j'ai souvent, de bon cœur, et par pure conviction, combattu les dangereuses théories qui menacent l'ordre social. Heureusement on peut être royaliste sans désirer l'égorgement des Grecs, et quand des femmes et des vieillards fugitifs viennent chercher un asyle sur la frontière des royaumes chrétiens, sans donner aux monarques le conseil de les renvoyer (*) sous le fer ou bâton de ces Turcs, nommés si bien par un illustre vicomte « des tyrans que la » soif de l'or dévore, et qui versent sans » remords le sang innocent pour la satis- » faire (**). »

Je le répète, la cause des Grecs *est autre* que celle de la révolution. Qu'on attaque

(*) Voyez les journaux d'Allemagne.

(**) Châteaubriant, *Itinéraire*, 3[e] édit. t I, p. 63.

ou défende la dernière, rien n'empêche d'être d'accord sur la première.

Les révolutions modernes présentent une classe de la nation luttant contre l'autre. Ici toute la nation est d'accord contre les étrangers.

La révolution, quelles que fussent d'ailleurs ses excuses, soutenait le fait au préjudice du droit. Ici, l'on s'arme pour le droit, contre le fait.

Dans les guerres de la révolution, le mot *religion* était d'un côté, le mot *liberté* de l'autre. Ici, ces deux noms sacrés sont réunis; et l'armée grecque a pour guides les ombres des martyrs, comme l'ombre de Léonidas.

Dans la révolution, il s'agissait de renverser telle ou telle des institutions de la patrie. Ici, tout est à construire, rien à renverser, puisque chez les Turcs il n'existe point de patrie (*), et que l'acte du commandement dans la personne d'un bipède n'est pas une institution.

(*) Châteaubriant, *Itinér.* I, p. 49.

La révolution devait décider de la forme d'un gouvernement. Ici, la guerre décidera de l'existence d'une nation entière ; c'est pour les Grecs le *to be or not to be*, dans toute la force de l'expression.

Pousser plus loin ce parallèle serait superflu. On n'eût pas même été forcé d'indiquer ces vérités plus claires que le jour, si l'esprit de parti n'avait l'art de tout obscurcir.

Maintenant, je le demande : si l'état de la Grèce est tel qu'on le verra dans cette brochure, (or personne, de quelque opinion, secte ou couleur que ce soit, personne, depuis 368 ans que le Croissant nous insulte, ne l'a jamais contesté ; peut-être à présent, va-t-on commencer à le faire), si dis-je, l'état de la Grèce est tel, les peuples d'Occident, que les vieilles traditions byzantines désignaient pour ses libérateurs (*), les peuples civilisés enfin, ne feront-ils rien pour elle? Ils ont sans doute oublié qu'ils lui doivent tout. Ah!

(*) Michaud, *Hist. des Croisades*, liv. I, p. 25.

combien les Romains étaient moins ingrats ! Les prières de Cicéron à Quintius, celles de Pline à Maximus, sont parvenues à la postérité. Comme ces grands hommes font de l'intérêt de la Grèce leur intérêt particulier ! Comme ils supplient les gouverneurs d'Achaïe d'être justes et paternels, de se rappeler quel peuple ils administrent, quels souvenirs parlent pour ce peuple ! O vertueux orateurs, venez ici me remplacer.... Et toi, modèle le plus voisin de la perfection sur la terre, noble victime de tes vertus et de ta soumission au pouvoir légitime, Germanicus, ô mon prince ! que ne peux-tu revivre pour occuper un des trônes de l'Europe ! Tu ne serais point insensible à la cause sacrée que je plaide, toi qui, près d'entrer dans Athènes, saisi de respect pour son ancienne gloire, te dépouillas des marques de ta puissance héréditaire, et ne conservas devant tes pas qu'un licteur (*). Voilà comme sentent les grandes âmes ! Qu'un seul des rois chré-

(*) Tacite, *Annal.* lib. II.

tiens nourrisse une étincelle du feu sacré qui t'animait alors ; *un seul*, et la patrie des arts va renaître.

Mais le moment est décisif. La Grèce offre aujourd'hui le spectacle du plus grand effort qu'elle ait tenté depuis Philopémen. Si elle succombe, c'en est fini pour jamais.

Pour jamais!... Oh que ce mot terrible eût enflammé le vertueux courroux de nos aïeux! qu'il eût amené de preux sous les drapeaux de la Croix! Grossiers, mais généreux, les Français du douzième siècle n'auraient pas laissé tant de crimes impunis; tant d'infortunés ne leur auraient pas en vain tendu les bras. Ils auraient tiré leur bonne épée: *Dieu le veut*! auraient-ils dit... Et bientôt le christianisme, la civilisation, les lettres, les sciences et les arts, auraient pu compter un domaine de plus. Mais s'il faut que leurs descendans les vantent sans les imiter, alors, du vieillard à l'enfant, du soldat au laboureur, du temple à la chaumière, le fer et le feu de l'extermination ne laisseront plus ves-

tige d'une nation mille et mille fois célèbre, qui commençait à renaître ; et l'histoire dira qu'elle a péri pour substituer le Christ à Mahomet, et pour chasser du sol natal les hordes du Caucase.

A présent le fourreau est jeté ; le glaive n'y rentrera plus. On a beau déplacer la question par des sophismes et des phrases, la voici dans sa précision rigoureuse :

Veut-on voir le monde civilisé s'augmenter d'un peuple chrétien ; d'un peuple de qui nous tenons tout ce que nous sommes ; d'un peuple renouvelé, et dont il n'est rien qu'on ne puisse attendre ; d'un peuple possesseur d'une langue encore riche, brillante, harmonieuse et flexible, et d'une littérature qui promet de s'élever, dans peu d'années, à la hauteur des plus belles littératures modernes ; d'un peuple qui remplacera les Barbares en Europe ; d'un peuple, enfin qui, suivant les belles paroles d'Ypsilanti, aurait assez bien mérité de l'humanité quand il ne ferait que chasser la peste de cette partie du monde ?

Ou bien *veut-on que cette nation, sur la-*

quelle le cimeterre fait main-basse, succombe jusqu'au dernier individu; qu'il ne reste plus rien des Grecs dans la Grèce; qu'avec eux périsse leur langue et l'espoir de leur nouvelle gloire; et qu'une poignée d'exilés, dispersés comme les Guèbres ou les Juifs, chez tous les peuples de la terre, reste seule, aux yeux de la postérité, comme un monument de cette catastrophe épouvantable, et de l'inconcevable sommeil de cent cinquante millions d'hommes?

Les conseillers des monarques ne sauraient balancer à demander des secours pour la Grèce.

Je me trompe, ils le peuvent; mais alors il faut qu'ils cessent de feindre l'humanité, la pitié, puisqu'ils auront abandonné leurs frères;

Il faut qu'ils cessent de parler morale et vertu, puisqu'ils auront voulu perpétuer le triomphe de tous les crimes joints à tous les vices;

Il faut qu'ils cessent de mettre en avant leur amour pour l'Evangile, puisqu'ils lui auront préféré le Coran;

Il faut qu'ils cessent, surtout, de nous rappeler les anciens temps, dont ils auront abjuré les maximes, et de nous proposer l'exemple de nos pères, dont ils auront été si loin d'imiter le dévouement chevaleresque.

O rois, rois de la terre !!! Vous vous êtes plaints avec si juste raison du système qui sapait aveuglément tous les trônes ! Ne voyez-vous donc pas à quelles déplorables conséquences peut vous entraîner, à son tour, le système d'étouffer indistinctement toutes les libertés?.... Vains efforts ; mes cris ne parviendront pas jusqu'à vous. Sans doute l'atmosphère qui vous entoure vous empêchera de les entendre.

Infortunés descendans des Hellènes, oui, je le vois, vous ne trouverez d'appui qu'en vous seuls. Nul secours ne vous sera donné : trop heureux encore si ce ne sont pas vos bourreaux qui en obtiennent ! Loin de vous fournir des soldats ou de l'or, l'Europe et la chrétienté n'accorderont pas même à des Européens, à des chrétiens, le fer qu'ils demandent, et dont

leur bras intrépide est dépourvu (*). Ah! les armes ne vous manqueraient pas, s'il était vrai de dire, hélas! avec un poëte oriental, « qu'il n'est point de meilleure » épée que le bon droit, ni de secours plus » assuré que la vérité (**). »

Puisse du moins la gloire des héros grecs des vieux âges, vos maîtres et les nôtres, couronner votre chute illustre, et vous adoucir des maux que vous avez accrus en voulant suivre leur noble exemple! Puisse, dans cette cause, plus juste que celle de Brutus et des derniers Romains, la foi d'une religion toute divine vous consoler au bord de la tombe, et vous dire que *la vertu* n'est pas *un vain nom*. Ou plutôt (si le Ciel voulait faire pour vous un miracle) puisse l'enthousiasme de cette religion céleste, de cette religion qui a relevé la dignité du nom d'homme et fait disparaître l'esclavage en Europe, sanctifiant dans vos

---

(*) *Voy.* la proclamation des membres du conseil Spartiato-Messénien.

(**) D'Herbel. Bibl. orient. ADL.

cœurs l'enthousiasme de la liberté, et centuplant vos forces par une constance à toute épreuve, être pour vous le talisman de la lance de Raymond d'Agiles; et les prélats citoyens qui marchent au péril avec leur infortuné troupeau, ne pas mourir sans avoir vu fuir, devant les bannières de la Croix et du Phénix, les bandes forcenées des infidèles; comme aux plaines d'Antioche, quand le guerrier-pontife Adhémar faisait passer dans l'ame de nos vieux Français ce frémissement précurseur de la victoire, en entonnant, à la tête d'une armée affaiblie, qui ne trouvait plus de salut que dans son courage, l'antique chant de David: « Que le Seigneur se lève, et » que ses ennemis soient dissipés! »

G. D.

APPEL AUX GRECS.

Frères, amis et compatriotes, descendans des Hellènes, nobles champions de la liberté de leur race! vous tous, Grecs répandus en Égypte, ou demeurés sur le sol natal, ou dispersés çà et là, attendant le moment propice de notre commune délivrance; fonctionnaires ou soldats, de toute classe et de tout rang, salut! votre bonheur est celui de tous les Grecs; votre force est l'espérance et l'appui de la Grèce (14).

Tout ce que vous allez lire dans cette circulaire, ne le prenez point, amis et frères, pour mes idées particulières, mais pour les plaintes et les gémissemens de la Grèce, dont vous voyez ici l'image. Car je n'écris rien de plus que ne vous dirait notre mère, la malheureuse Grèce, si elle prenait une voix et un langage. Représentez-vous avoir en effet sous les yeux cette patrie à jamais fameuse chez toutes les nations, la Grèce antique, qui, sous les vêtemens déchirés du deuil, les mem-

bres meurtris par de barbares tyrans, les cheveux épars, la chaussure en désordre, presque nue enfin, et pleurant l'abaissement où l'a plongée la férocité des Turcs, accourt vers ses enfans, nous montre sa robe en lambeaux, nous fait compter ses blessures, nous baigne du sang qui en découle, nous inonde de ses larmes, presse dans ses bras chacun de nous, et s'efforce en ces mots d'obtenir ce qu'elle implore, la vengeance :

« Mes enfans chéris, vous tous qui portez le nom de Grecs, dans aucun temps, dans aucun lieu du monde, on ne vit une mère plus heureuse, plus illustre que la vôtre. Mes premiers enfans, vos ancêtres, étaient les plus braves et les plus éclairés des hommes. C'est chez eux que prit naissance le nom si doux de liberté; c'est à leurs oreilles qu'il retentit, c'est leur bouche qui le prononça. Les premiers, ils inventèrent ou perfectionnèrent les arts et les sciences, comme l'attestent, jusqu'à nos jours, et les livres qu'ils ont écrits, et les ouvrages de leurs mains, modèles admirables d'architecture et de statuaire. De mon sein naquirent des poëtes, des orateurs, des philosophes, des artistes, des hommes distingués en tout genre, si grands, si étonnans,

que tout ce qu'on rapporte d'eux passerait incontestablement pour des fables, si l'on n'en avait encore la preuve dans les débris de leurs chefs-d'œuvre. Malgré leur petit nombre, vos aïeux créèrent des lois, établirent des gouvernemens, et défendirent, avec une valeur incroyable, leur liberté, contre de grands et puissans rois, contre des nations plus nombreuses que les grains de sable de la mer. Les soldats de leurs petites armées, remplis du saint enthousiasme de la liberté, résistèrent aux armées prodigieuses de la Perse, la plus vaste, la plus puissante, la plus redoutable monarchie qu'il y eût alors sur le globe. En peu de temps, ils mirent en fuite les Barbares sur terre et sur mer, et réduisirent leur orgueilleux souverain à se jeter dans une faible barque, à fuir avec ignominie, dans la crainte de tomber vivant entre les mains de vos ancêtres, de ces hommes qu'il avait assez méconnus pour croire que sa présence les anéantirait sans combat, comme le lion dévore l'agneau faible et timide (15).

» Mais hélas! ô mes enfans, vos pères étaient hommes; ils étaient hommes, et ils faillirent. Ne songeant pas que les étonnans et presque inconcevables exploits qu'ils avaient opérés,

étaient le résultat de l'union de tous les Grecs, ils commencèrent à se jalouser, à se porter réciproquement envie, à fondre les uns sur les autres, à semer dans chaque cité, dans chaque province, les germes d'une haine réciproque. Qu'arriva-t-il de là ? O mes enfans, mes enfans, laissez-moi essuyer mes larmes; que je vous montre les fruits amers de vos dissensions.

» La discorde rétrécit peu à peu la grande ame des Hellènes, rendit les sages insensés, chassa des cœurs l'amour de la patrie, pour mettre à la place la soif des voluptés et des richesses, dissipa l'enthousiasme de la liberté, pour y substituer la petitesse, la flatterie, le mensonge, l'art de tromper et ses pitoyables suites. Avec des sentimens si dépravés, si funestes, comment vos aïeux auraient-ils pu demeurer libres? La liberté, mes enfans, n'habite qu'où règnent les bonnes mœurs et la vertu. Aussi, pour premier esclavage, ce peuple si admirable, ces Hellènes si renommés, se soumirent aux successeurs d'Alexandre. Leur sort toutefois avait quelque douceur: les héritiers d'Alexandre étaient aussi des Grecs.... Plus tard, ils tombèrent sous le joug des Romains, joug plus dur que le premier;

mais pas encore absolument déplorable; car les Romains d'alors etaient une nation grande, et, au lieu d'appesantir sur les Grecs le fardeau de la servitude, ils les honoraient comme plus savans qu'eux, ils en faisaient leurs maîtres, et, leur empruntant les arts et les sciences, ils cherchaient à se faire nommer le premier peuple du monde après mon peuple.

» A la fin, les Romains aussi tombèrent en décadence; leur chute fut moins pardonnable que celle des Grecs, puisqu'ils auraient dû être moins imprudens, ayant sous les yeux un tel exemple. Ils se divisèrent, sans réfléchir aux effets que la division avait produits chez les Hellènes; et, perdant le droit de se gouverner eux-mêmes, ils devinrent compagnons d'esclavage des Grecs, et soumis, comme eux, à la volonté despotique des Césars. Cette nouvelle domination, plus pénible encore pour les Grecs, laissait pourtant une consolation; car les lumières n'étaient point éteintes dans leur pays, et d'ailleurs une certaine pudeur obligeait encore leurs maîtres à mitiger l'exercice du pouvoir. Mais les souverains de Rome finirent par se multiplier sans mesure, non plus choisis par la volonté des citoyens, ni même investis de la puis-

sance, par droit d'héritage, de père en fils, mais proclamés par les révoltes tumultueuses des troupes. Quand ils eurent transporté à Byzance le siége de l'empire, ils prétendirent vous donner, mes enfans, à vous, Grecs, descendans des vieux Pélages, le nom de Romains, qui ne leur convenait plus à eux-mêmes, depuis que les armées avaient si souvent élevé, sur le trône impérial, des Thraces, des Bulgares, des Illyriens, des Arméniens, des Triballes, et d'autres chefs d'origine barbare : princes dont le despotisme fut si avilissant, qu'il fit disparaître ce qui restait de lumières en Grèce, et que les malheureux Hellènes, perdant jusqu'au nom de Grecs, ne gardèrent que celui de Romains.

» Eh bien, après tant de maux, un joug si accablant conservait du moins cela de supportable, que les victimes qu'il opprimait avaient liberté de pleurer leurs infortunes, qu'il leur était permis d'approcher de leurs tyrans, et d'implorer justice de tout ce que leur faisaient souffrir les satellites du pouvoir. Bien despotes, sans doute, étaient les souverains d'alors; mais enfin, observant le même culte, parlant la même langue que les Grecs, ils feignaient encore une sorte de conscience, une

sorte de crainte de Dieu ; et si leur cœur renfermait les plus noirs poisons, le miel distillait quelquefois de leurs lèvres. J'appelle donc presque un joug tolérable, celui des empereurs byzantins, comparé à l'état d'abaissement et de misère où sont plongés aujourd'hui les Grecs : état qu'il ne me reste plus ni voix, ni courage pour décrire.

» Hélas, hélas! mes enfans chéris ! ce sceptre de fer fut à son tour brisé, et les Romains se virent précipités du trône de Byzance. Mais qui les en précipita? Des tyrans incomparablement plus durs et plus barbares; et les malheureux Grecs, au lieu d'éprouver quelque soulagement, baissèrent tristement la tête sous un servage assez pesant pour leur faire regretter celui des Romains. Un peuple trois fois barbare, un peuple brigand, un peuple différent de langage et de religion, le peuple turc en un mot, est tombé, mes enfans, sur votre mère infortunée, comme le plus violent tourbillon de la tempête, et a détruit les faibles et derniers restes de lumières que n'avait pu entièrement éteindre la tyrannie des empereurs de Constantinople. Dispersés par ce peuple, le petit nombre de vos frères qui conservaient plus de connaissances que les



autres, s'enfuirent de toutes parts, emportant avec eux les débris du savoir national. Oui, la race inhumaine des Turcs a fondu sur moi telle qu'un loup sauvage; et voyez, mes enfans, de quelle déplorable manière elle a déchiré, arraché, mes vêtemens si brillans! comme elle a meurtri, ensanglanté mes chairs délicates! Voyez comme elle a desséché mes mamelles, où il ne reste pas une goutte de lait dont je puisse vous nourrir! Voyez comme épuisée par des sanglots continuels, par mes pleurs de tous les jours, mon gosier même ne peut plus vous faire entendre qu'avec effort une voix consolatrice (16).

» Je vous le demande maintenant, mes enfans, c'est votre mère, votre pauvre mère qui vous interroge : laisserez-vous tant de maux sans vengeance? Supporterez-vous plus longtemps mes sanglots, mes larmes, mes blessures? et ne craindrez-vous pas que la tyrannie ne m'arrache enfin l'existence? Jusqu'aujourd'hui, ô mes fils! je ne vous ai point fatigués de mes douleurs : on ne vous laissait aucun moyen de venger votre mère; mais à présent l'heure a sonné, et vous attendriez en vain une occasion plus favorable. Qu'une nation grande, généreuse, illustre, éclairée,

dont le renom remplit la terre, la glorieuse nation des Français, attire vos regards. Heureux rivaux de la vaillance et du savoir de vos ancêtres, après que leurs armées, composées de héros, comme l'étaient celles de Marathon, des Thermopyles et de Salamine, ont fait voir à l'Europe ce que peut le zèle de la liberté dirigé par les lumières de la science, ils ont envahi l'empire du tyran de la Grèce, et retiré l'Égypte de ses mains sanguinaires. Ils sont descendus sur cette terre fortunée, dont vos pères, au siècle des Ptolémées, avancèrent la civilisation, et que les Musulmans avaient rendue à la barbarie; ils y sont descendus, non comme des Turcs, non comme le foudre destructeur, mais comme la rosée du ciel, rapportant aux Égyptiens les lumières et la liberté. L'Égypte, enrichie de leurs dons inestimables, viendra sans doute venger mes offenses; mais il ne tient qu'à vous, mes enfans, de hâter cette grande justice; il ne tient qu'à vous de guérir plus promptement les coups qui me sont portés, et de me dépouiller sans retard, des haillons de la misère, pour me revêtir de ma gloire primitive. Parlez, mes enfans; dites : vos oreilles sont-elles émues de mes soupirs, de mes gémissemens?

vos yeux sont-ils touchés de la vue de mes plaies, de mon sang, répandu par la férocité turque? ou s'il ne reste plus dans vos cœurs la moindre étincelle d'affection pour votre mère infortunée? »

Voilà ce que nous dit, toute éplorée, notre commune patrie, la malheureuse Grèce. Et nous, que lui répondre? Faut-il fermer nos yeux à ses maux, nos oreilles à ses plaintes? Par pitié, qu'il n'en soit pas ainsi, chers compatriotes! Celui qui parmi nous pourrait avoir aussi peu d'ame, ne serait pas un vrai fils des anciens Hellènes, il ne mériterait pas le nom de Grec; ce serait un lâche et parfait esclave (17), bien digne d'obéir à la verge, et de courber le dos sous le bâton des Turcs, comme une bête de somme. Oh! pour Dieu, nobles Hellènes! ne laissons pas s'enfuir ce moment favorable, si nous ne voulons éternellement servir! Qui de nous n'a pas éprouvé l'inhumanité stupide, l'insensibilité (18) de la race perverse des Ottomans? Sortis de la Scythie, ils sont accourus dans la Grèce comme des voleurs et des bandits, et nous ont ravi notre ancien éclat. Ils nous traitent comme des bêtes brutes, nous chargent de fardeaux insupportables, dévorent effronté-

ment le prix de nos travaux et de nos sueurs(19). Nous paissons quelques troupeaux, et ils viennent enlever les animaux que nous avons nourris ; nous semons, et ils moissonnent ; nous cultivons des fruits, et ils les recueillent, sans même nous en laisser ce qu'il faut pour apaiser notre faim ; nous préparons une douce boisson, et ils nous en privent, sans nous laisser de quoi étancher notre soif. Ils nous offensent dans notre honneur, nous troublent dans l'exercice de notre culte. Nos temples sacrés, ils les changent en mosquées ; et non contens de nous ôter les moyens d'entretenir des écoles pour l'éducation, pour l'instruction de nos enfans, ils les arrachent des bras paternels pour les élever dans le culte de Mahomet, ou pour leur faire subir des traitemens.... (O mes compatriotes, ma bouche osera-t-elle exprimer ce dernier degré de la honte des Grecs ?) ou pour les faire servir à leurs plaisirs lascifs, à leurs infâmes, leurs illicites voluptés. Juges, leur iniquité est connue ; le plus souvent même, ils nous ôtent la vie sans pitié et sans forme de procès (20). Par eux, les misérables Grecs ont vu tomber sur leurs têtes tous ces fléaux effroyables dont le Seigneur menaçait autrefois les Juifs. Com-

parez, amis et frères, avec la ruine actuelle de la Grèce, ces paroles que Dieu fit entendre par la bouche de Moïse (*) :

« Et tu fléchiras devant les ennemis envoyés » contre toi par le Seigneur; réduit que tu » seras à la soif, à la nudité, à la disette de » toutes choses.

» Et le Seigneur imposera sur ton col un » joug de fer, jusqu'au jour de ta perdition.

» Le Seigneur déchaînera un peuple venu » des extrémités de la terre, qui fondra sur » toi comme l'aigle; peuple dont tu n'enten- » dras point le langage ;

» Peuple au front impudent, qui n'hono- » rera point la face du vieillard, et ne prendra » point pitié du jeune homme ;

» Qui dévorera les agneaux de tes brebis et » les produits de ton champ; qui ne te laissera » ni bled, ni vin, ni huile, ni troupeaux d'au- » cune sorte, jusqu'à ce qu'il ait achevé de te » détruire, de t'écraser, dans l'asyle même de » tes cités. »

Grâce à l'invasion des Turcs, notre commune patrie, la patrie des arts et des sciences,

---

(*) Deutéron. chap. 28, versets 48-52.

la patrie des sages et des héros, est devenue le séjour de l'ignorance et de la barbarie (21), l'habitacle des voleurs, ou d'une bande de brigands pires que des voleurs...de l'engeance déhontée des Osmanlis (22). Grâce à leur tyrannie, nous sommes l'objet du mépris et des outrages des Européens (23), qui pourtant, sans les lumières de la Grèce, dormiraient encore dans les ténèbres de leur barbarie première. Voilà combien de maux, voilà quelle sorte de maux, amis et frères, nous a fait souffrir la race inhumaine des Musulmans.

Mais ce n'est rien encore auprès des dangers que nous courons. Les Turcs n'ignorent point, aujourd'hui, que nous sentons plus vivement que par le passé, le poids de leur despotisme. Ils savent à merveille que nous les haïssons plus que la mort. L'expérience a dû leur apprendre que leurs ennemis sont nos amis, et leurs amis, nos ennemis. Ouvrez les yeux, ô Grecs, et voyez dans quel imminent péril se trouve notre nation infortunée! Le temps n'est pas loin où quelque sultan sanguinaire, voulant s'affranchir de toute inquiétude, ordonnera, comme un autre Hérode, le massacre universel des Grecs (24). Ce troupeau turc, ce peuple sans entrailles, est dès

long-temps instruit à se nourrir de sang, à se complaire(25) dans le sang. Du sang, toujours du sang, c'est ce qu'il faut pour éteindre la soif de ces fils d'Agar (26), plus acharnés que les bêtes féroces.

Oh par pitié! oh pour Dieu, nobles Grecs! ne laissons pas échapper de nos mains l'occasion que nous offre la prise de l'Égypte. Vous qui vous trouvez en Égypte même, imitez les faits de bravoure des Français qui ne sont parvenus au comble de la gloire, qu'en imitant vos aïeux. Que les plus jeunes d'entre vous apprennent, des instructeurs français, la tactique, c'est-à-dire, la science de la guerre; science qui multiplie l'effet de la force physique, augmente l'audace et la vigueur de l'ame; science, en un mot, la plus nécessaire de toutes pour qui veut vivre libre. Ordre, ensemble, unanimité, zèle ardent pour la délivrance commune, amitié chaude et sincère pour les Français, bonne intelligence avec les habitans de l'Égypte, que depuis leur soumission aux lois, et les nouveaux sentimens qu'ils ont pris en place de la férocité musulmane, il ne serait plus équitable de considérer comme des Turcs : ce concours de choses est nécessaire pour utiliser vos efforts, pour faire

descendre du ciel, sur vos drapeaux, les bénédictions du Dieu des armées; pour que ce Dieu fasse de vous des héros invincibles, comme le furent vos ancêtres, tant qu'ils eurent pour guides de bonnes lois, et pour défense, de bonnes mœurs.

Quant à vous, qui restez dispersés dans la Grèce, accourez en partie ici, accroître promptement le nombre de vos frères. Obéissez, d'affection, aux Français; fournissez à leurs besoins; secondez de vos navires, de vos bras, de vos cœurs, et, s'il le faut, de votre vie, ces amis de la nation grecque, jusqu'à la reddition entière de l'Égypte, dont l'affranchissement amènera celui de notre pays. L'Égypte est une seconde Grèce; c'est là qu'au déclin de la splendeur d'Athènes se réfugièrent les sciences; c'est là que nos compatriotes les remirent en honneur, formant des académies, rassemblant ces admirables bibliothèques, brûlées depuis par les ennemis du nom grec, par les co-réligionnaires de nos tyrans actuels. Que les lumières se raniment en Égypte, et qu'elles en partent pour aller réveiller la Grèce!

Le reste d'entre vous demeurera en armes dans ses foyers, prêt à se joindre aux Fran-

çais, nos libérateurs, et à leurs alliés, les soldats du puissant empereur de Russie. Épirotes, vous fûtes braves autrefois; vous l'êtes encore, et votre résistance aux vexations des pachas a prouvé que vous conserviez le courage héréditaire. Thessaliens et Macédoniens, souvenez-vous que vos pères ont vaincu Darius, monarque bien autrement redoutable que le despote efféminé qui règne aujourd'hui. Peuples du Péloponèse, n'oubliez pas les trophées qu'élevèrent vos ancêtres, de la dépouille des Barbares; et vous surtout, Maïnotes, songez que vous êtes le sang des Spartiates. Qui que vous soyez, que décore le glorieux nom de Grecs, mettez-vous bien dans l'esprit que de toutes les peines que l'homme peut souffrir, s'il en est une sans consolation, c'est l'esclavage; car l'esclave ne peut acquérir d'honneur, et conserve à peine sa vertu; et sans compter les maux que lui fait chaque jour éprouver un maître cruel, il lui faut encore souffrir le mépris des autres nations, et la sensible ignominie de passer pour une brute muette, plutôt que pour un homme. Ah! ne craignez point, amis et frères, ne craignez point les Turcs! Ils ne sont plus ce qu'ils étaient il y a trois cents ans; ils sa-

vent égorger, dans l'enceinte des villes, dans les places publiques, des hommes paisibles et désarmés; mais en bataille, en face de l'ennemi, ils deviennent plus lâches que des femmes; comme l'expérience vous l'a souvent montré, quand vous les avez vus fuir, ainsi que des lièvres timides, devant la colère des Grecs.

Combattez donc, ô magnanimes rejetons des Hellènes, combattez, réunis, les barbares tyrans de la Grèce! Que sont les fatigues de l'entreprise, auprès d'une gloire qui doit vous égaler aux guerriers de Marathon, de Salamine, de Platée et des Thermopyles, ces héros indomptés! Que dis-je, vous égaler? L'expulsion des Turcs vous placera certes au-dessus des Miltiade, des Thémistocle et des Léonidas : il est plus facile d'empêcher l'ennemi de mettre le pied sur le sol de la patrie, que de l'en chasser quand sa tyrannie y a pris racine pendant longues années.

Combattez, amis et frères, ces hordes inhumaines; non comme des Turcs, non comme des assassins, mais en nobles soldats de la liberté, en défenseurs de notre pays et de notre sainte religion. Versez sans pitié le sang de l'ennemi que vous trouverez en armes, prêt à opprimer votre cause et à vous arracher la vie. Périsse

quiconque veut river les fers des Grecs ou les empêcher de les briser; mais épargnez le Turc ami de la paix, soit qu'il cherche son salut dans la fuite, soit qu'il aime mieux rester en Grèce, soumis à des lois équitables, et goûtant avec nous les fruits de la liberté, comme font aujourd'hui les habitans de l'Égypte. Que notre vengeance soit terrible, mais qu'elle soit juste! Montrons à la race des Musulmans que le seul besoin de notre délivrance, et non la soif du sang ni des rapines, nous a mis les armes à la main. Que ces êtres, qui ont abjuré tout sentiment humain, éprouvent eux-mêmes notre philanthropie, et qu'ils avouent que tant de prévarications criantes et journalières, tant d'abominations impunies, tant de sang grec à chaque moment répandu, nous avaient forcés de leur faire enfin la guerre, et de verser, à notre tour, un peu du sang ennemi.

Oui, mes amis, mes compatriotes, peu de sang coulera, car peu de Turcs oseront résister à notre vaillance. Non-seulement ils ont perdu leur ancienne ardeur martiale; ils ont encore devant les yeux l'exemple de tant d'États européens, que l'inconstante fortune vient de renverser ou d'ébranler. Et quant à la masse de ce peuple, abâtardie sous le joug de l'escla-

vage, à peine prendra-t-elle garde au renversement du tyran. Enfin, les modernes satrapes, tant de l'Anatolie que de la Turquie d'Europe, habitués déjà à mépriser les ordres du Sultan, accélèreront eux-mêmes sa ruine. Tout concourt, vous le voyez, avec votre bravoure, à porter le dernier coup au dominateur de la Grèce qui, possesseur injuste d'un trône étranger, nouveau Sardanapale environné de femmes et d'eunuques, énervé de corps et d'esprit par l'abus des voluptés, n'osera pas seulement franchir le seuil de son palais, pour montrer à ses adversaires une ombre de général. Oui, mes compatriotes, l'instant de la catastrophe est venu; il est tellement propice, qu'on verra s'accomplir parmi nous la parole du prophète : *Un soldat en fera fuir mille.*

Implorant donc l'assistance du Ciel, et vous embrassant les uns les autres avec les larmes de l'espérance et de la joie, chacun contribuant à l'effort général, les jeunes gens par leurs armes, les vieillards par leurs instances et leurs exhortations, les prêtres par leurs bénédictions et leurs prières; braves héritiers d'un grand nom, combattez vaillamment pour votre foi, votre patrie, pour vos femmes

*



et vos enfans, pour toute la génération grecque présente et future, le barbare, l'impitoyable tyran de la Grèce : si vous voulez vous montrer dignes des antiques Hellènes, vos ancêtres; si vous voulez laisser, comme eux, un renom immortel dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit (27) !

ATROMÈTE DE MARATHON.



NOTES.

NOTE I.

Croirait-on qu'il y a encore en France beaucoup de gens, même assez instruits, qui seraient fort étonnés si on leur disait :

Il existe quelque part une langue qui conserve l'utile variété des désinences de cas, tout en y joignant l'avantage des articles, et dont la richesse, déjà fort grande par le nombre de ses radicaux et de leurs dérivés, s'accroît par une facilité indéfinie de former des mots composés. Cette langue n'est point l'allemand (quoique jusqu'ici la description paraisse y convenir), car elle est lucide comme le français, et pleine de voyelles harmonieuses comme l'italien. Elle a, de plus que ces trois langues ensemble, de plus que toutes les langues modernes, deux ressources inappréciables : une conjugaison passive non factice, et la liberté des inversions. Enfin, son accent prosodique, fixé par des règles certaines, lui donne du mouvement d'élocution, et rend sa poésie susceptible de joindre le mètre à la rime. Avec tant de priviléges, maintenant si rares, ce n'est pourtant point une langue morte, péniblement ressuscitée, comme un cadavre

qu'on redresse, qu'on farde et qu'on habille ; c'est un bel et bon idiôme vivant, usuel, parlé souvent par des gens qui ne savent pas lire; idiôme ayant son génie à lui, et portant l'empreinte des idées de notre siècle. Or, cette langue il faut la chercher en Europe, et on l'appelle le *grec moderne.*

NOTE 2.

Je laisse à l'éloquent auteur de l'*Itinéraire à Jérusalem*, à tracer le tableau de Constantinople depuis qu'elle est devenue, comme il l'appelle, la capitale des peuples Barbares, de Constantinople telle que les Turcs l'ont faite.

« Vous voyez autour de vous une foule muette qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre, et mourir... Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre punition que la mort. Les tristes sons d'une mandoline sortent quelquefois du fond d'un café, et vous apercevez d'infâmes enfans qui exécutent des danses honteuses devant des espèces de singes assis en rond sur de petites tables. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré con-

serve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice ; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie. » (Itinér. troisième édit. II, p. 61.)

NOTE 3.

« Quant à l'agrément de la position, j'ai remarqué que les Turcs étaient assez indifférens sur la beauté des lieux. Ils n'ont point, à cet égard, la délicatesse des Arabes, que le charme du ciel et de la terre séduit toujours, et qui pleurent encore aujourd'hui Grenade perdue. » (Châteaubriant, *ib.* I, p. 64.)

NOTE 4.

« Chez les Turcs rien n'est dû à l'amour de la patrie; car *ils n'ont point de patrie.* » (*Id. ibid*, I, 49.)

NOTE 5.

« Il y a même, à cet égard chez les Turcs, une singulière superstition : le peuple, à Constantinople, va jusqu'à désigner la porte par laquelle doivent entrer un jour les armées chrétiennes. » (Tableau de l'empire Ottom., par William Eton.)



« Les Turcs sont si pénétrés du préjugé que leur empire en Europe va finir, qu'ils annoncent que le siége de leur domination ira de nouveau s'établir à Koniéh. » (Volney, Considérat. sur la guerre des Turcs.)

NOTE 6.

Les premiers symptômes de la régénération des Grecs se firent sentir dans la guerre de 1770, où sur plusieurs points, tout mal armés et mal secondés qu'ils étaient, ils étonnèrent par les preuves de leur valeur. L'impulsion s'est bien activée depuis. Aujourd'hui, le courage existe partout chez eux : plus éclairé dans l'Archipel, où les rigueurs de la tyrannie, un peu moins constantes, ont laissé pénétrer quelque instruction ; plus aveugle ailleurs, mais non moins sublime. Encore ne parlé-je pas des Grecs répandus dans les diverses capitales de l'Europe, que nous voyons chaque jour en partir, et courir échanger un sort fixé, un repos embelli par les Muses, contre les dangers les plus instants, la chance de la misère et d'une mort peut-être cruelle ; tant la patrie parle à leurs cœurs ! tant ils sont persuadés que, dans un moment pareil, nul enfant ne doit oublier sa mère et la priver du faible secours de son bras !

Une génération nouvelle s'élève. Le sol sacré, rajeuni, fermente, et sous la croûte épaisse qui le couvre, récèle des germes de vigueur et de vie. Plus d'une fois, déjà, les pachas ont tremblé devant quelques poignées de guerriers de l'Épire et du Péloponèse;

Hydra peut fièrement présenter, comme de dignes rivaux du patriotisme et de la bravoure des marins de Salamine, ses intrépides insulaires; les femmes spartiates applaudiraient à l'héroïsme des femmes souliotes; et je ne sais si les champs même de Marathon, ou les défilés des Thermopyles, ont rien admiré d'aussi magnanime que ce qu'ont vu les murs de Parga.

Eh bien, ces prodiges on les ignore, ou l'on n'y prend pas garde. Quand, au milieu d'obstacles en quelque sorte invincibles, les Grecs, par une force de volonté surhumaine, remontent dans l'échelle de la civilisation, on semble croire qu'ils en sont encore à descendre. Dans notre ignorance apathique, nous ne ressemblons pas mal à ces bonnes gens qui, avant nos dernières guerres de la Péninsule, se représentaient encore les Espagnols en toque à plumes, en fraise, et en petit manteau.

NOTE 7.

Entre des milliers d'exemples, prenons-en un seul. Je cite souvent M. de Châteaubriant : son voyage est un des plus récens ; et son autorité, d'ailleurs, ne doit pas sembler suspecte.

« Du plus haut de ce mont (*), nous descendîmes au *Dervène*, autrement à la grand'garde.... Je montrai mon ordre du pacha ; le commandant m'invita à

(*) Le mont Onéïns, dans le voisinage de Corinthe.

fumer la pipe et à prendre le café dans sa baraque. C'était un gros homme, d'une figure calme et apathique, ne pouvant faire un mouvement sur sa natte sans soupirer, comme s'il éprouvait une douleur; il examina mes armes, me fit remarquer les siennes, surtout une longue carabine qui portait, disait-il, fort loin. Les gardes aperçurent un paysan, qui gravissait la montagne hors du chemin; ils lui crièrent de descendre : celui-ci n'entendit point la voix. Alors le commandant se leva avec effort, prit sa carabine, ajusta long-temps, entre les sapins, le paysan, et lui lâcha son coup de fusil. Le Turc revint, après cette expédition, s'asseoir sur sa natte, aussi tranquille, aussi bonhomme qu'auparavant. Le paysan descendit à la garde, blessé en toute apparence, car il pleurait et montrait son sang. On lui donna cinquante coups de bâton pour le guérir. »

NOTE 8.

On connaît la belle collection des auteurs grecs anciens, avec des préfaces et des notes en grec moderne, qui s'imprime à Paris, aux frais de MM. Zozimas. Les sacrifices faits par les habitans de la Grèce, pour y introduire, malgré les vexations, et comme en contrebande, un peu d'instruction, ne sont pas croyables; jamais ils n'obtiendront assez d'éloges. Lors de la fondation du gymnase de Chios, une seule famille envoya 120.000 francs pour le doter; c'était la moitié de sa fortune.

NOTE 9.

Il faut observer que non-seulement la Grèce n'a jamais pu reconnaître la tyrannie des usurpateurs turcs, mais que les sultans ne regardent même point les Grecs comme leurs sujets. Leur imposant un costume à part, ils voyent simplement en eux des victimes qu'ils tiennent pieds et poings liés, et qu'ils diffèrent d'égorger parce qu'ils retirent plus de bénéfice de leur existence. Tout le monde sait, mais enfin il est bon de le rappeler aujourd'hui, que les tributs énormes payés par un Grec sont le rachat provisoire de sa vie, et que la quittance annuelle porte *que, moyennant le prix reçu, il lui sera permis de garder sa tête sur ses épaules pendant le cours d'une année* (*).

NOTE 10.

Qui ne sait l'inscription de l'arc de triomphe élevé par Catherine II?

NOTE 11.

« L'expédition qui avait eu pour objet la délivrance

(*) Il n'y a pourtant point là de garantie, et le moindre caprice peut fort bien le faire décapiter dans l'intervalle; mais alors, ce n'est plus en tant que «victime à égorger;» c'est comme simple habitant d'un pays où règne le despotisme illimité, et conséquemment le droit de vie et de mort.

de la Grèce, dit Lacretelle (Hist. du dix-huitième siècle, tome III, livre XIII), n'eut d'autre résultat que de resserrer les chaînes de cette malheureuse contrée.... Une flotte ottomane avait mis à la voile, et venait à la rencontre de l'escadre russe. Les Orloff furent heureux de trouver ce prétexte pour renoncer à leur entreprise. Ils abandonnèrent le Péloponèse, en laissant les malheureux Grecs livrés à la vengeance de leurs oppresseurs. »

Mais ce qu'il ne dit pas, c'est que les Albanais musulmans, exécuteurs de cette vengeance, mirent *pendant six ans* à feu et à sang la Morée, qu'on abandonnait à leur discrétion; qu'ils y commirent des excès que l'imagination même a peine à concevoir, et qu'ils auraient fini par n'y laisser ni une habitation debout, ni un être en vie, si le Sultan, qui perdait de l'or à ce marché, n'eût fait à leur tour exterminer les Albanais, dont les têtes, empâtées de mortier, servirent à construire, à la porte du Sérail, une pyramide d'un nouveau genre.

NOTE 12.

Les Turcs sont bien heureux d'avoir pour eux le nombre; car la *seule* bonne qualité qu'ils aient jamais possédée, la bravoure, ils l'ont perdue. Une exaltation factice vient encore quelquefois à leur secours dans les batailles; mais ils manquent totalement du courage d'honneur : un Turc est aussi lâche qu'insolent. C'est ce qu'ont observé tous les voyageurs, et ce qu'a, par lui-même, éprouvé l'auteur de l'*Itinéraire*,

dans une aventure près de Tripolizza. Voici au reste sa conclusion, autant qu'il m'en souvient : « J'avais été prévenu de ne jamais me laisser plaisanter par un Turc, si je ne voulais m'exposer à mille avanies ; j'ai souvent reconnu, dans la suite, l'utilité de ce conseil. Un Turc devient aussi souple s'il voit que vous ne le craignez pas, qu'il est insultant s'il s'aperçoit qu'il vous fait peur. »

NOTE 13.

Ce n'est point ici le malheur passager d'une effervescence populaire. Cinq évêques étaient parvenus à se soustraire aux massacres du mois d'avril : découverts dans l'asile où ils avaient vécu cachés, on vient de leur faire subir de sang-froid le sort de leurs compagnons. Constantinople regorge de sang.

NOTE 14.

Ce passage est le seul où je me sois un peu écarté du texte, qu'en général j'ai serré de fort près, pour en conserver le caractère dominant, lequel consiste en une certaine simplicité mêlée d'énergie. L'impossibilité d'être fidèle roule ici sur une sorte de jeu de mots. La phrase se traduirait littéralement en latin : *Gaudete* (c'est la formule ordinaire pour dire salut !) *gaudium enim vestrum est commune gaudium omnium Græcorum ; valete (id est validi vel sani estote) ; vestra enim valetudo (id est validitas aut robur) est communis salus Græciæ.*

NOTE 15.

Dévore, ce n'est pas cela. Quel dommage de ne pas oser dire avec le texte *avale*, *καταπίνει*! Montaigne n'y aurait pas manqué, et la phrase en eût mieux valu.

NOTE 16.

Quelle touchante éloquence! Pouvait-on mieux personnifier la malheureuse contrée qu'a ruinée le despotisme, « ce despotisme qui éteint toute joie, et qui ne permet pas même un cri à la douleur (*)!

NOTE 17.

Je ne puis jamais rencontrer le mot d'*ἀνδράποδον*, *esclave*, sans tomber en admiration. Quel peuple que celui qui ne voyait plus dans l'homme dépouillé de sa liberté qu'un animal *hominipède* (**)!

Hélas! il est dans les fers aussi, ce peuple. Mais l'esclavage ne suffit pas pour mériter à un homme une telle épithète; elle n'est due qu'à la servilité. Souvenons-nous, avec le troubadour Ruteboeuf,

Que nuls n'est serfs, si de cueur non.

NOTE 18.

« Le maître du lieu (***), vieux Turc à la mine ré-

(*) Châteaubriant, Itin. III. 63.

(**) Viripède, pour être plus exact.

(***) D'un relai placé sur les confins de la Laconie et de l'Arcadie.

barbative, était assis dans un grenier qui régnait au dessus des étables du kan : les chèvres montaient jusqu'à lui, et l'environnaient de leurs ordures. Il nous reçut dans ce lieu de plaisance, et ne daigna pas se lever de son fumier pour faire donner quelque chose à des chiens de chrétiens. Il cria d'une voix terrible : et un pauvre enfant grec, tout nu, le corps enflé par la fièvre et par les coups de fouet, nous vint apporter du lait de brebis dans un vase dégoûtant par sa malpropreté. » (Châteaubr. *Itin.* I, 69.)

NOTE 19.

« On sait que tout supérieur, en Turquie, a le droit de déléguer ses pouvoirs à un inférieur ; et ces pouvoirs s'étendent toujours sur la propriété et la vie. Pour quelques *bourses* un janissaire devient un petit aga ; et cet aga, selon son bon plaisir, peut vous tuer, ou vous permettre de racheter votre tête. Les bourreaux se multiplient ainsi dans tous les villages. Un acte d'injustice force à une injustice plus grande : si l'on dépouille un paysan, on se met dans la nécessité de dépouiller le voisin ; car pour échapper à l'hypocrite intégrité du pacha, il faut avoir, par un second crime, de quoi payer l'impunité du premier.

» On croît peut-être que le pacha, en parcourant son gouvernement, porte remède à ces maux, et venge les peuples : le pacha est le plus grand fléau des habitans. On redoute son arrivée comme celle d'un chef ennemi ; on ferme les boutiques ; on se



cache dans des souterrains ; on feint d'être mourant sur sa natte, ou l'on fuit dans la montagne..... Je puis attester la vérité de ces faits. » (Châteaubr. *Itin.* III, p. 33)

NOTE 20.

« Il y avait, vers le mont Ithôme, une troupe d'une cinquantaine de voleurs qui infestaient les chemins. Le pacha de Morée, Osman, se transporta sur les lieux, et fit cerner les villages où les voleurs avaient coutume de se cantonner Il eût été trop long, et trop ennuyeux pour un Turc, de distinguer l'innocent du coupable. On assomma, comme des bêtes fauves, tout ce qui se trouva dans la battue du pacha. Les brigands périrent, il est vrai, mais avec trois cents paysans grecs qui n'étaient pour rien dans cette affaire. » (*Id. ibid.* I, 25.)

« Il y a quelques années que la femme de Muchtar-pacha se plaignit à lui de l'infidélité prétendue de son fils. Muchtar demanda le nom des complices : on eut la barbarie de lui nommer douze des plus jolies femmes d'Ianina. Elles furent saisies, enfermées dans des sacs, et noyées dans le lac la même nuit. » (Notes du *Djaour* de lord Byron.)

Après de pareils traits, dont rien n'est plus aisé que de remplir des volumes entiers, certes il faudrait être au dessus ou au dessous de la nature humaine pour ne pas sentir tout son sang bouillonner, et ne pas s'écrier avec M. Viennet, dans son épître aux monarques de la chrétienté :

Si votre œil sans horreur a vu ces attentats,
Dieu n'a mis que du bronze au cœur des potentats.

NOTE 21.

« Mon janissaire allait à la chasse dans les villages ; il rapportait quelquefois des poulets que je m'obstinais à payer ; nous les faisions rôtir sur des branches vertes d'olivier, ou bouillir avec du riz pour en faire un pilau. Assis à terre autour de ce festin, nous le déchirions avec nos doigts ; le repas fini, nous allions nous laver la barbe et les mains au premier ruisseau. Voilà comme on voyage aujourd'hui dans le pays d'Alcibiade et d'Aspasie. » (*Itinér.* I, 33.)

En Grèce, comme dans tous les autres pays occupés par les Turcs, la misère et la dépopulation vont toujours croissant. Non-seulement ils ne font pas, mais ils empêchent de faire. Tout périclite, tout se détruit. Là, le plus riche peut à peine conserver; améliorer, il n'y faut pas penser. On n'a pas construit, pour ainsi dire, un édifice en Turquie depuis cent ans. Votre maison est trop petite? n'allez pas l'agrandir ; elle tombe de vétusté? n'allez pas la réparer; sans quoi le pacha vous fera venir, et vous dira : « Vous avez donc de l'argent! » Alors, ne donnez rien, vous êtes perdu : donnez, on en voudra davantage. Dans l'un ou dans l'autre cas, le moins qui puisse vous arriver est la bastonnade. En quelques endroits il restait une exportation d'huile ; dans d'autres, on élevait des vers à soie ; eh bien, les oliviers, les mûriers dépérissent ;

chaque année il en meurt quelques-uns : personne n'ose en replanter. Qu'un jardin soit ravagé, il reste en friches ; qu'une maison s'écroule, on se loge dans les ruines ; qu'un pont soit renversé, on ne traverse plus qu'en nacelle; qu'une fontaine vienne à s'obstruer, on se passe d'eau. Où règnent les Turcs, rien de ce qui tombe ne se relève ; et s'ils ne sont chassés, un calcul effrayant peut, dès à présent, apprendre en combien d'années la mort aura tout envahi.

De bonne foi, la domination que l'on rendrait aux Grecs peut-elle un instant être mise en comparaison? Laissant de côté, pour un moment, et leurs glorieux souvenirs et l'espoir d'un avenir meilleur, qui ne serait pourtant pas douteux dès qu'ils deviendraient libres et instruits ; écartant tout ce qui est sentiment, imagination, poésie, ne reste-t-il pas encore un peuple actif, laborieux, intelligent, qui reconnaîtrait des lois, cultiverait des champs, voyagerait sur des routes, et bâtirait des maisons? Quand plusieurs Grecs se seraient faits les flatteurs du pouvoir, on voit de ces exemples sans passer la mer, et auxquels le cri du besoin ne sert pas d'excuse; quand plusieurs Grecs, quand beaucoup de Grecs, si l'on veut, seraient fripons ou menteurs, on voit ailleurs des menteurs ou des fripons; mais ce qu'on ne voit pas ailleurs que chez les Turcs, c'est cette persévérance *langoureuse* dans le mal, qui ne laisse d'espoir d'aucune sorte, parce que le vice et le crime sont devenus en eux, si l'on peut ainsi parler, deux maladies chroniques.

NOTE 22.

Osmanlis est le même mot qu'*Ottomans*. Ce sont deux dérivés du nom propre *Othman*, que ceux qui ne peuvent imiter le *tsa* arabe (*th* anglais) prononcent tantôt *Osman*, tantôt *Otman*.

NOTE 23.

A commencer par lord Byron, qui calomnie les Grecs pour le plaisir de faire un beau vers.

Il avait pourtant si bien dit (*) de leur patrie : « On croirait voir les anges infernaux échappés des gouffres du Tartare, et vainqueurs des Séraphins fidèles, venir s'asseoir fièrement sur les trônes du ciel. Telle est l'heureuse contrée des Grecs, telle est l'odieuse tyrannie des barbares qui la ravagent. »

Croyez-vous, poëte, qu'ils ne la sentent pas, cette tyrannie ? La liberté vient de se montrer, ils ont répondu à son appel ; direz-vous encore que vous cessez de les plaindre (**) ?

NOTE 24.

Ceci n'est point une amplification oratoire. Déjà plusieurs fois cette mesure a été proposée au divan. Mais on l'a ajournée, parce que la paresse des Turcs leur ayant fait abandonner tous les arts utiles, le massacre des Grecs anéantirait les revenus de l'empire.

(*) Voy. le Djaour.
(**) Id. ibid.

NOTE 25.

Νὰ *κυλίεται εἰς τὰ αἵματα*, à se *rouler*, à se vautrer dans le sang. Expression d'une admirable énergie, et qui peint la dégradation où finit par entraîner une cruauté continuelle. En effet la férocité des Turcs n'est plus celle du lion furieux fondant sur l'animal du désert ; c'est celle du pourceau, dévorant stupidement un enfant au maillot.

NOTE 26.

Atromète donne aux Turcs le nom d'Agaréniens, parce qu'ils ont en effet pour Agar une vénération singulière. C'est à la Mecque, dans la Caaba, disent-ils, qu'Hadjar est enterrée ; et comme elle fut mère d'Ismaël, tige des Arabes, premiers auteurs de leur religion, ils ne l'appellent guères que *Hadjar anai*, Agar la mère (par excellence).

NOTE 27.

Je me suis bien gardé de changer la formule ancienne et religieuse par où se termine ce discours. Tant pis pour qui sera tenté de sourire, et ne sentira pas tout ce qu'elle ajoute de force et de gravité à la péroraison.

Il me reste à terminer ces notes en y consignant une des proclamations dont retentissent les échos de la Grèce. Je choisirai celle d'Ypsilanti, adressée aux peuples de l'Europe centrale.

« Français et Germains, amis de la Grèce, réjouissez-vous! Elle se relève enfin de ses ruines cette noble patrie du génie et de l'héroïsme! Le Phénix, symbole de notre régénération politique, plane sur les montagnes de l'Épire et du Péloponèse. Animées de l'esprit des Thémistocle et des Léonidas, de nouvelles phalanges grecques marchent sur la Thrace et la Thessalie. Le bataillon sacré appelle avec impatience les dangers; quand nos tyrans efféminés n'osent pas même nous résister; quand, frappés de terreurs superstitieuses, ils croyent leur fin arrivée. Savans, littérateurs, philosophes, amis de la justice et de l'humanité, partagez notre joie, vous qui avez pleuré sur nos malheurs. Eh! pourriez-vous rester tranquilles spectateurs de nos efforts pour la liberté? de cette guerre sainte où l'innocence combat contre la tyrannie, la religion contre le fanatisme, la loi contre la violence, les lumières contre la barbarie? Vous, admirateurs passionnés de vos ancêtres, faut-il vous conjurer par leurs mânes sacrés de venir au secours de leurs descendans?

» Éclairez-nous de vos conseils; prenez la défense de nos droits devant le tribunal de l'Europe; proclamez la liberté de la Grèce. Représentez aux nations chrétiennes l'avantage immense qui résultera pour

elles d'avoir pour voisin un peuple policé, éclairé des lumières de l'Évangile, plutôt qu'une horde de brigands farouches et fanatiques. Quand nous ne réussirions qu'à purger l'Europe de la peste, nous aurions bien mérité de la civilisation et de l'humanité.

» Orateurs, publicistes, qu'un noble enthousiasme enflammerait pour notre cause, la Grèce délivrée vous comptera au nombre de ses enfans les plus chéris, et gravera vos noms à côté des noms de ses défenseurs, sur les colonnes du temple de l'immortalité.

» Odessa, le 1 avril 1821.

« DÉMÉTRIUS YPSILANTI. »

FIN.

DICTIONNAIRE CLASSIQUE D'HISTOIRE NATURELLE, ou Résumé complet de tous les dictionuaires et autres ouvrages qui ont traité de cette science jusqu'à ce jour, augmenté de nouvelles découvertes; par MM. Victor AUDOUIN, Adolphe BROGNIART, EDWARDS, D'AUDEBARD DE FÉRUSSAC, DRAPIEZ, Léon DUFOUR, FLOURENS, JUSSIEU fils, KUNTH, LAMOUROUX, Constant PREVOST, THIEBAUD DE BERNEAUD, LUCAS, Achile RICHARD, SERRE, et BORY DE SAINT-VINCENT. — MM. DE HUMBOLDT, ARAGO, DE LACÉPÈDE, DE CANDOLLE, GEOFFROY DE SAINT-HILAIRE, LATREILLE et BEUDANT ont bien voulu se charger de la rédaction d'articles généraux.

M. Bory de Saint-Vincent est chargé de la direction de l'entreprise.

Dix volumes in-8; prix, 7 fr. le vol. pour les souscripteurs; 8 fr. pour les non-souscripteurs. La souscription sera fermée le premier novembre, jour de la mise en vente du premier volume : tous les deux mois il paraîtra exactement un nouveau tome.

L'ouvrage sera orné d'un atlas de 200 planches, qui paraîtront en dix livraisons. Prix, 7 fr. chaque.

On s'iuscrit sans rien payer d'avance :

Botanique de J.-J. Rousseau, ornée de 66 planches imprimées en couleur, d'après les dessins originaux de M. *Redouté*, in-4, papier vélin grand-raisin.

L'ouvrage paraîtra en sept livraisons, avec neuf ou dix planches. Prix, 15 fr. par chaque livraison.

Ce superbe ouvrage, exécuté avec le plus grand soin, tant sous le rapport de l'art typographique, que sous celui de la beauté des gravures, est une suite nécessaire à toutes les belles éditions de J.-J. Rousseau, publiées par les libraires Déterville, Lefèvre, Lequien et Belin.

La première livraison est en vente.

Annuaire nécrologique, ou Supplément annuel et continuation de toutes les biographies ou dictionnaires historiques, contenant la vie de tous les hommes célèbres par leurs écrits, leurs actes politiques, leurs vertus ou leurs crimes, morts dans le cours de chaque année. — Première année, 1820. — Rédigé et publié par M. Alphonse Mahul, l'un des rédacteurs de la Revue encyclopédique. Prix, 4 fr. 1 vol. in-8 à deux colonnes.

La première année paraît; elle est ornée des portraits de Monseigneur le duc de Berry, du duc d'Otrante, du comte Volney et du général Kellermann. — La suivante paraîtra le 1er février 1822.

La Collection in-dix-huit, se compose déjà, du *Tableau de la Littérature*, par Marie-Joseph de Chénier, 1 vol., prix, 3 fr.; —*Des Poésies* des deux

frères Chénier, 2 vol., prix, 5 fr.;—*Du Théâtre complet* de Marie-Joseph de Chénier, 3 vol., prix, 10 fr.; — *Des Jésuites*, par D'Alembert, 1 vol., prix, 3 fr.; —*Des Ruines*, par Volney, 1 vol., prix, 3 fr.; —*Du Manuel des Étudians en droit, suivi du Précis historique du droit romain et des Prolegomena*, par M. Dupin aîné, avocat, 1 gros vol., prix, 3 fr. — *Des Poésies choisies* du célèbre Le Brun, 2 vol., prix, 5 fr.

Nota. On peut se procurer tous ces ouvrages chez tous les libraires de France et de l'étranger.



